

**« L'homme est conçu par bien des hommes comme élément qui ne vaut que dans le système social, qui ne vit que par ce système et pour lui ; il n'est qu'un moyen de la vie collective, et toute valeur séparée lui est refusée, car il ne peut rien recevoir que de la communauté et ne peut rien donner qu'à elle.**

**Variétés »**

**Paul Valéry, *Variétés***

« L'homme n'est rien, sinon dans un groupe », écrit Claude Lévi-Strauss en 1955 dans la revue *Les Temps modernes*. Sans une intégration sociale ou communautaire, explique-t-il, « la personnalité individuelle... se dissout ». Selon ce point de vue, la revendication d'autonomie de l'individu est illusoire, car il n'existe que par sa place et son rôle au sein de la communauté. Paul Valéry envisage la conséquence d'une telle conception dans *Variétés* : l'individu n'aurait de valeur que par son utilité sociale. Ainsi écrit-il :

« L'homme est conçu par bien des hommes comme élément qui ne vaut que dans le système social, qui ne vit que par ce système et pour lui ; il n'est qu'un moyen de la vie collective, et toute valeur séparée lui est refusée, car il ne peut rien recevoir que de la communauté et ne peut rien donner qu'à elle. »

La thèse que Paul Valéry développe ici (sans d'ailleurs chercher à la défendre ni à la contester) peut être qualifiée de réductionniste, comme le signale la répétition de la tournure restrictive « ne... que... » (cinq fois en une seule phrase). L'individu est ramené au rang de simple atome social. Sa prétention à exister par soi et pour soi serait donc vaine et illusoire. On peut distinguer ici deux idées. La première est que l'individu n'existe pas en dehors de la communauté ; il « ne vit que » par elle, tout ce qu'il a et tout ce qu'il est lui viennent d'elle. Sans elle, il ne serait plus rien. La seconde est qu'il tire toute sa valeur de son appartenance sociale ou communautaire : il « ne vaut que dans le système social », que comme « moyen », il n'a pas de « valeur séparée » en dehors de son rôle dans la communauté et « ne peut rien donner qu'à elle ». En résumé, la communauté confère à l'individu non seulement son existence et ses caractères, mais aussi sa raison d'être. Elle constitue un « système » dont il est partie intégrante, une forme supérieure d'organisation qui détermine entièrement la nature et la fonction des éléments qui le composent.

Mais cette thèse clairement réductionniste n'est-elle pas aussi exagérément réductrice? Peut-on nier qu'une part de notre existence se développe de façon indépendante du lien social? Que chacun dispose d'une personnalité propre et d'une liberté individuelle? Si la conception développée par Paul Valéry était entièrement vraie, si nous n'étions rien de plus que les rouages d'un système social, comment com-

prendre qu'il existe en chacun de nous une tendance à critiquer parfois les normes et contraintes de la vie sociale, voire à se rebeller contre elles? N'est-ce pas l'indice que notre être ne se dissout pas entièrement dans la vie collective?

La lecture des œuvres du programme nous permettra d'examiner plus précisément cette question de savoir si la vie de l'individu humain peut être ramenée seulement à son existence sociale et à son rôle au sein de sa communauté d'appartenance. Nous nous appuyerons pour cela sur les œuvres au programme: *Les Suppliants* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, *Traité théologico-politique* de Spinoza (préface et chapitres XVI à XX) et *Le Temps de l'innocence* d'É. Wharton.

Nous verrons **dans quelle mesure** l'existence et la valeur de l'individu apparaissent **en effet** conditionnées par sa place dans la communauté. **Toutefois**, chacun de nous n'a-t-il pas aussi une personnalité propre qui lui confère sa valeur particulière, indépendante de son appartenance communautaire ? **Cela nous permettra de nous demander** s'il existe une complète opposition entre vie personnelle et vie sociale . **En effet**, la communauté n'est-elle pas aussi notre œuvre et ne peut-elle pas dès lors être, pour l'individu, un espace d'épanouissement personnel et d'affirmation de soi ?

[Première partie (validation)] **En premier lieu, examinons en quoi ce que nous sommes et ce que nous valons individuellement dépendent de notre place et de notre rôle dans un système communautaire.**

**Nous devons à la société à laquelle nous appartenons notre existence même. C'est elle qui nous fait naître et c'est elle qui nous fournit ensuite les moyens de notre subsistance.** C'est pourquoi, au début des *Sept contre Thèbes*, le roi Étéocle, haranguant son peuple pour l'inciter à défendre la cité assiégée, désigne celle-ci comme « la Terre maternelle, la plus tendre des nourrices » (p. 143). Le dévouement patriotique est fondé sur l'affirmation d'un lien filial avec sa nation. C'est ce qu'illustre le mythe de Cadmos, fondateur légendaire de Thèbes, qui tue un dragon, sème les dents du dragon, donnant naissance à des géants, parmi lesquels cinq d'entre eux ont fondé avec Cadmos une cité, Cadmée, qui deviendra plus tard Thèbes. Le guerrier thébain Mélanippe, défenseur de la première porte, « a poussé sur la souche des Fils du Sillon », de sorte que « c'est un vrai enfant de la terre thébaine que Mélanippe » (p. 155) ; il en va de même pour Mégareus, défenseur de la troisième porte (p. 157). Inversement, le crime de Polynice, qui attaque sa propre cité, est comparable à un parricide ou (plus précisément) un matri-

cide : « Détruire le pays de ses pères, les dieux de sa race, en lançant contre eux une armée étrangère ! Est-il donc un grief permettant de tarir la source maternelle ? » demande le devin Amphiaraos (p. 161). — Spinoza insiste, quant à lui, sur le fait qu'en dehors de la société, l'existence individuelle serait précaire: « Pour vivre dans la sécurité et le mieux possible, les hommes ont dû nécessairement aspirer à s'unir en un corps » c'est-à-dire à constituer un État (ch. XVI §5 p. 70). La condition de la sécurité de chacun est que tous obéissent à l'autorité du souverain et vivent sous une loi commune. C'est donc à l'État que nous devons les conditions de notre subsistance. L'individu, selon Spinoza, se définit essentiellement par le conatus, l'effort de persévérer dans son état (de subsister, mais aussi de développer sa puissance d'agir). Or c'est l'État qui apporte à chacun les meilleures conditions de réalisation de ce désir fondamental.

**Notre appartenance sociale ne conditionne pas seulement notre existence, elle détermine aussi notre nature.** Au début du roman d'Édith Wharton, Newland Archer et sa fiancée May apparaissent comme les produits de leur milieu social, tant dans leur comportement que dans leurs idées. Archer agit selon les usages admis, selon « ce " qui se fait " ou " ne se fait pas " » (p. 22), selon les « inexorables conventions qui réglementaient le milieu où il vivait » (p. 61). Édith Wharton cite ironiquement plusieurs exemples d'usages arbitraires qui, pourtant, apparaissent à son héros parfaitement naturels : « devoir de se servir de deux brosses à dos d'argent, chiffrées d'email bleu, pour faire sa raie, et de ne jamais paraître dans le monde sans une fleur à la boutonnière, de préférence un gardénia » (p. 23). Même sa profession est dictée par son milieu : Archer est avocat « comme presque tous les jeunes gens de son monde » (p. 99) Quant à May, Archer voit en elle le « produit redoutable du système social dont il faisait partie, et auquel il croyait » (p. 60). En tant que femme, elle subit plus fortement encore la pression de son milieu, en vue notamment de la conformer aux désirs des hommes. Archer, lucide sur ce point, se désole « que cette pureté factice, si adroitement fabriquée par la conspiration des mères, des tantes, des grands-mères, jusqu'aux lointaines aïeules puritaines, n'existât que pour satisfaire ses goûts personnels » (p. 63). Il constate bientôt amèrement que sa vie et celle de son épouse se coulent progressivement dans le moule commun : May devient peu à peu l'« exacte reproduction de sa mère » tandis que lui-même devient « un second Mr. Welland. » (p. 275) Une fois marié, il s'interroge : « Que suis-je désormais ?... je suis un gendre, rien de plus. » (p. 215) Ainsi la communauté pousse l'individu à se conformer à une identité sociale sans conserver aucune singularité propre. — C'est aussi ce que suggère le rôle joué par le chœur dans les tragédies d'Eschyle. Le chœur s'exprime à la première personne du singulier, comme s'il s'agissait d'un locuteur individuel. Pourtant, il exprime la parole d'une communauté, par exemple, dans *Les Suppliantes*, celle des cinquante

filles de Danaos. C'est comme si tout membre de ce groupe devait parler d'une seule voix, comme si chacun n'était qu'un exemplaire d'un unique modèle. Même l'attitude de révolte des Danaïdes n'est pas libre et personnelle, mais collective et dictée par Danaos, « le père qui inspire tous nos desseins, qui inspira notre révolte » (p. 51) — Spinoza explique également que « les lois et les mœurs peuvent faire que chaque nation ait une complexion singulière » (ch. XVII § 26). Le caractère d'un peuple est modelé par le régime politique auquel il est soumis, de sorte que, par exemple, un peuple habitué à obéir à un chef (« accoutumé à l'autorité royale », ch. XVIII § 7) ne peut supporter un régime plus libre, et inversement. C'est la raison pour laquelle « chaque État doit conserver sa forme de gouvernement, qu'il ne peut changer sans être menacé de ruine totale » (ch. XVIII § 10).

**Enfin, l'individu ne tire pas seulement son existence, sa subsistance et ses caractères de son appartenance communautaire, il en tire aussi sa valeur et sa raison d'être.** Dans *Les Sept contre Thèbes*, les portraits croisés des attaquants et des défenseurs de la ville le confirment. Chez les premiers, la revendication de leur valeur individuelle est qualifiée d'« orgueil », de « démesure » (*ubris*), de « jactance ». Leur arrogance les conduit même à mépriser le secours des dieux. Ainsi de Capanée : « Le Ciel le veuille ou non, il affirme qu'il saccagera cette ville et que le défi de Zeus même, s'abattant devant lui, ne l'arrêterait pas... » explique le messager, ce qu'Étéocle qualifie de « folle arrogance » (p. 156). À l'inverse, les vertueux défenseurs de Thèbes valent par leur patriotisme, leur dévouement à la cité. Ils préfèrent l'honneur à l'orgueil et sont prêts à mourir pour leur patrie. Être valeureux, ce n'est donc pas s'affirmer comme individu, mais c'est être dévoué à sa communauté, ne valoir que par elle, ne vivre que pour elle, tout lui donner, comme l'écrit Paul Valéry. — On en trouve également des éléments de confirmation chez Spinoza. Même si chacun est fondamentalement porté par un effort en vue de lui-même, appelé le *conatus*, la raison enseigne que la satisfaction de cet effort passe par la soumission entière à l'autorité de l'État : « il faut que l'individu transfère à la société toute la puissance qui lui appartient... Nous sommes tenus d'exécuter absolument tout ce qu'enjoint le souverain » (ch. XVI § 8). Désobéir au souverain, c'est mériter la punition, voire la mort. L'exemple le plus frappant est celui du soldat en guerre qui prend, au bénéfice de son pays, une initiative personnelle contraire aux ordres : « il n'en est pas moins justement condamné à mort pour avoir violé son serment et le droit du chef » (ch. XVI § 18 p. 84). Le mérite strictement personnel de l'individu ne compte pas face à l'exigence de sa soumission à l'ordre communautaire. — De manière similaire, dans le roman d'Édith Wharton, les qualités artistiques d'Ellen, inutiles à son milieu social, sont jugées sans valeur : qu'elle apprenne le dessin ou le piano, « tout cela ne menait à rien de bon ». De

même, lorsque Archer revendique devant May le droit d'exister comme individu et lui demande : « Ne pourrions-nous pas être un peu nous-mêmes, May ? », celle-ci finit par lui répondre que cela serait « mauvais genre », autrement dit mal perçu socialement, ce qui apparaît aux deux jeunes gens comme « l'argument sans réplique ».

**On voit donc** ce que peut avoir d'illusoire la prétention individualiste à n'exister et à ne valoir que par soi-même. Chacun se laisse déterminer dans son être et dans ses valeurs par son milieu d'appartenance, qu'il s'agisse de l'État, de la famille, de la classe sociale. Et pourtant, même si cette revendication d'autonomie de l'individu peut paraître stérile, elle subsiste bel et bien en chacun de nous. N'est-ce pas déjà l'indice qu'une partie de nous-même existe pour soi et échappe à l'assimilation communautaire ? Cette dimension strictement personnelle de l'individu n'a-t-elle pas plus de réalité et d'importance qu'on ne l'a admis jusqu'à présent ?

[Deuxième partie (critique)] **Il paraît réducteur de définir l'individu uniquement comme élément d'un tout, comme simple « atome social ».**

**Dans chaque société existent des personnes qui se détachent de la norme commune et affirment leur autonomie, voire se rebellent contre les normes communautaires.** C'est le cas d'Ellen, élevée par son excentrique tante Médora (« la pauvre Medora », p. 75, « la folle Medora », p. 76, « la vagabonde Medora », p. 83). « Pauvre Ellen! dit par exemple Mrs. Archer, qu'attendre d'une jeune fille à qui l'on a permis de porter une robe de satin noir le soir de son premier bal ? » (p. 57) Avoir vécu en Europe accentue cette déviation vis-à-vis des normes de la société new-yorkaise. Aussi est-ce son histoire individuelle, plutôt que sa communauté d'origine, qui forge son caractère. Ellen occupe une position décalée par rapport à son milieu social, qui la rend en partie plus lucide, en partie plus ignorante. D'un côté, elle a besoin d'« être guidée » sur les usages et les normes à respecter : « Dites-moi exactement ce que je dois faire » demande-t-elle à Archer (p. 91). D'un autre côté, comme le constate Archer, elle porte sur son milieu d'origine un regard neuf et plus clairvoyant, plus franc aussi « lui faisant voir sa ville natale objectivement » (p. 91). « C'est ... vous qui ouvrez mes yeux à des choses que je regarde depuis si longtemps que je finis par ne plus les voir ! » (p. 90) Ellen a ce qu'on appelle le point de vue du Huron. Sous son influence, Archer évolue à son tour et adopte un regard plus critique et distant sur son milieu, au point de finir par

s'y sentir étranger<sup>1</sup>. Devenu amoureux d'Ellen, il a le sentiment que sa vraie vie se déroule intérieurement et non plus dans ses relations sociales : « Il lui avait érigé dans son cœur un sanctuaire qui bientôt était devenu le seul théâtre de sa vie réelle. » (p. 251) — Une prise de distance comparable vis-à-vis de sa propre communauté d'appartenance existe chez devin Amphiaraios, « homme sage, juste, brave et pieux, illustre prophète (mais) mêlé malgré lui à des impies » aux dires d'Étéocle (*Les Sept contre Thèbes*, p. 161). Amphiaraios, tout en restant loyal envers ses alliés et prêt à mourir au combat, conserve son indépendance d'esprit : il désapprouve l'attaque de Thèbes et condamne l'attitude de Polynice.

**Au-delà de ces exemples particuliers, il se peut qu'aucun individu ne soit jamais entièrement dépourvu de personnalité propre, pas même ceux qui s'efforcent de la laisser au second plan en se conformant entièrement aux attentes de leur milieu.** « La Nature ne crée pas des nations, mais des individus » écrit Spinoza. L'appartenance nationale détermine en partie la complexion de chacun, mais en partie seulement, car chacun obéit avant tout à sa nature et doit « se comporter comme il est naturellement déterminé à le faire ». C'est pourquoi la soumission de l'individu à l'autorité de l'État n'est jamais absolue. Aucun souverain n'a le pouvoir d'imposer à un être humain de contrarier ses déterminations naturelles, ce qui reviendrait à dire « cesser d'être un homme ». L'individu lui-même n'a pas la capacité de s'y contraindre. Par exemple, l'État ne peut « prescrire à chacun ce qu'il doit admettre comme vrai ou rejeter comme faux, et aussi quelles opinions doivent émouvoir son âme de dévotion envers Dieu » (ch. XX §1 p. 189-190) Il est possible d'imposer aux hommes un certain comportement extérieur, non de gouverner entièrement leurs pensées ni même leurs paroles. Ainsi, en matière de religion, le souverain peut exiger de ses sujets un culte extérieur, mais non un culte intérieur : « Ce culte intérieur de Dieu en effet et la piété elle-même relèvent du droit de l'individu (...) qui ne peut pas être transféré à un autre. » « Personne ne peut renoncer à la liberté de juger et d'opiner comme il veut, ... chacun est maître de ses propres pensées par un droit supérieur de Nature » (ch. XX § 4) — De même, Edith Wharton nous fait comprendre que des personnages qui semblent entièrement formatés, conditionnés par leur milieu social, restent pourvus d'une identité propre liée à leur nature particulière. Janey, la sœur de Newland, apparaît au premier abord comme

---

<sup>1</sup> Nombreuses citations en ce sens, par exemple : « Tous ces mouvements, tous ces bruits bien connus, lui semblaient maintenant étranges et dépourvus de sens. » (p. 192) « Comme il en était là de ses réflexions, Archer se rendit compte qu'il posait sur sa femme le regard d'un étranger. » (p. 195) « Archer assistait en étranger à ce spectacle familial. Comment la vie pouvait-elle continuer aussi pareille, quand lui-même était devenu si différent ? » (p. 207) « Cette sensation d'être séparé du monde extérieur. » (p. 209) « La ville lui était devenue soudain étrangère et dépeuplée. » (p. 226) « Archer la regardait, gêné, et la sentait [May] étrangère à lui, comme cela lui arrivait chaque fois qu'elle subissait l'ambiance familiale. » (p. 249) « Il était absent. Il s'étonnait parfois que les personnes qui l'entouraient pussent s'imaginer qu'il fût encore là. » (p. 251) « Archer assistait à cette scène avec un étrange sentiment de détachement. » (p. 300)

une sorte de « clone » social de sa mère. Leur ressemblance tant physique que psychologique tient au fait que toutes deux sont « de vraies Newland » c'est-à-dire qu'elles incarnent parfaitement l'une et l'autre un modèle familial unique (p. 52). [NB Newland est à la fois le patronyme de naissance de Mrs. Archer et le prénom de son fils.] Elles ont le même sourire, la même distinction, le « même vocabulaire ». Pourtant, Newland, qui les connaît intimement, perçoit une différence de caractère chez sa sœur : « Au point de vue de leur mentalité, la ressemblance était moins complète que ne le faisaient croire leurs manières si exactement semblables ». « Janey était sujette à des envolées inattendues qui montaient de sources romanesques depuis toujours comprimées » (p. 52). La similarité entre les deux femmes n'est donc que de surface. Le tempérament propre de chacune subsiste en elle, même s'il est masqué et réprimé. Ainsi la nature et la personnalité de l'individu ne sont-elles jamais entièrement effacées et remodelées par sa communauté d'appartenance<sup>2</sup>.

**Cela est d'autant plus vrai qu'un individu appartient toujours à la fois à plusieurs communautés, qui toutes l'influencent sans doute, mais de manière différente et parfois contradictoire. Il ne subit donc pas un déterminisme unique mais peut, selon sa personnalité ou son histoire propre, faire la part entre les différentes influences qu'il subit.** Ellen, par exemple, se trouve constamment en porte-à-faux entre son milieu d'origine, l'élite bourgeoise new-yorkaise, et son milieu d'adoption, l'aristocratie européenne, puisqu'elle a épousé un comte polonais. Son but, en revenant à New York, est de « redevenir une parfaite Américaine » (p. 81) « Je veux rompre tout à fait avec ma vie passée ; devenir comme tout le monde ici. (...) Si vous saviez combien j'ai horreur d'être différente ! » (p. 122) Elle ne parviendra pas cependant à se couler entièrement dans le moule de la société new-yorkaise et apparaîtra toujours en décalage par rapport à ses proches, par exemple en s'installant dans « un quartier bohème » fréquenté par les artistes et jugé « si peu élégant » par sa famille (p. 118). À la fois rejetée par la société new-yorkaise et perçue comme étrangère en Europe, en effet du point de vue du Français Rivière, « elle est une Américaine », (p. 245), elle ne peut être définie comme le produit d'un « système social », mais plutôt comme un individu placé à l'entrecroisement de deux cultures, qui doit, pour se trouver une place, inventer un mode d'existence approprié. — L'exemple des Danaïdes confirme de même cette possibilité de choix de l'individu face aux multiples influences culturelles ou communautaires. À leur arrivée en Grèce, les cinquante suppliantes choisissent, sur le conseil de leur père Danaos, d'honorer les dieux locaux Zeus, Apollon, Poséidon, Hermès (p. 58). Recueillies par les Argiens, elles décideront finalement de renier

---

<sup>2</sup> Autre référence possible, le rapprochement de deux passages concernant Newland et May: «Se connaître ? Quelle plaisanterie ! Tout le monde à New York a toujours connu tout le monde.» (Mrs. Mingott, p. 47) «Combien peu ils se connaissaient, après tout !» (Réflexion de Newland, p. 268).

les divinités de leur culture d'origine : « Le Nil et les bouches [les embouchures du Nil] n'auront plus l'hommage de nos hymnes ». Le hérault venu les chercher a quant à lui l'attitude inverse : il récuse les dieux grecs et demeure fidèle aux dieux égyptiens : « Je ne crains pas les dieux de ce pays » (p. 81) « Les dieux du Nil sont les dieux que j'adore. » (p. 82). **Ainsi** face à la pluralité des communautés et des cultures dont il est issu ou bien qu'il peut simplement côtoyer, l'individu peut faire des choix et conserver par là une marge d'autonomie pour définir son identité et ses valeurs.

[Troisième partie (dépassement)] **Nous nous sommes jusqu'à présent demandés quelle part de l'individu est déterminée et valorisée par sa communauté et quelle part demeure libre et autonome. Mais faut-il vraiment opposer de façon aussi dichotomique et polarisée l'intégration communautaire et la vie personnelle? Ne peut-on pas être soi-même, développer une personnalité originale par la façon dont nous participons à la vie communautaire?**

**On peut en effet contester qu'une communauté sociale soit, comme le dit la citation, un pur « système » qui imposerait une sorte de formatage identitaire à chacun de ses membres.** Spinoza récuse l'idée qu'un État politique doive, pour être solide, priver ses membres de leur liberté de pensée et de parole. Il montre au contraire au chapitre XX que cette liberté est inaliénable, qu'elle ne nuit pas au pouvoir de l'État mais qu'elle contribue à le renforcer. Ce libéralisme politique a pour conséquence de concilier civisme et individualisme. Le citoyen peut s'impliquer dans sa communauté, prendre part au débat public, sans renoncer à être lui-même. Il peut exprimer le point de vue qui lui est propre, défendre des « opinions dissidentes » (ch. XX §13 p. 201, à distinguer toutefois des « opinions séditieuses », ch. XX §9 p.196) à condition que ce soit dans les limites du respect de l'État et de la tolérance vis-à-vis des opinions différentes. Ce à quoi sa communauté politique lui impose de renoncer, ce n'est pas à penser, mais à « agir suivant le seul décret de sa pensée » (ch. XX §7). Autrement dit, on doit obéir à la loi en vigueur, et donc être légaliste, mais on reste libre de la critiquer et de proposer de la changer. Spinoza signale également « la nécessité première de cette liberté pour l'avancement des sciences et des arts » (ch. XX §10). L'appartenance à une communauté sociale n'interdit donc pas à chacun de développer ses talents particuliers et de suivre ses valeurs. — Toutefois, cela suppose une force suffisante de caractère, dont la vieille Mrs. Mingott donne l'exemple dans le roman d'É. Wharton. « L'audacieuse Catherine » se désole du conformisme de sa famille : « Oh ! ces Mingott ! Tous les mêmes ! Nés dans une ornière d'où rien ne peut les tirer. (...) Non, non, ils sont tous pareils : ils veulent tous faire ce que tous les autres auraient fait. » (ch. XVII) Elle-même impose son originalité, par exemple en faisant

construire sa maison dans un quartier différent et en la meublant de façon moderne (*ibidem*) Elle sait aussi tenir tête à sa famille notamment pour aider Ellen lorsque celle-ci se trouve de plus en plus ostracisée. Or cette attitude originale ne l'empêche pas de tenir sa place dans la vieille société new-yorkaise et d'y faire valoir ses vues en véritable matriarche. Ce n'est pas le système qui lui dicte ses valeurs, c'est elle qui les impose.

**Dès lors, même si l'on ne peut nier que l'individu est toujours en partie le produit de sa communauté, il ne faut pas oublier qu'en sens inverse la communauté est aussi l'œuvre des individus.** Là encore, l'idée de système doit être mise en question car elle suggère une totalité englobante où tout se tient et qui est immuable. Au contraire, les règles et les valeurs communautaires évoluent constamment sous l'influence de chacun. Lorsque Pélasgos annonce la décision prise par le peuple d'accorder l'asile aux Danaïdes, il précise : « Il ne s'agit point de mots inscrits sur des tablettes ni scellés dans des rouleaux de papyrus : tu entends ici le clair langage d'une bouche libre. » (p. 83) Les valeurs qui l'emportent, d'humanisme et de piété, ne sont pas imposées par une loi fixée par avance et s'appliquant de façon mécanique, elles sont choisies par les individus exerçant leur libre jugement. — Que les décisions de chacun influencent la vie sociale et ses évolutions, c'est aussi ce que montre le roman d'Édith Wharton. Certes, durant de nombreux chapitres, la société new-yorkaise se présente comme un système figé, avec ses règles, ses usages fixés une fois pour toutes. La seule marge de liberté pour l'individu paraît être de se préserver une sphère d'indépendance qui cependant demeurera toujours restreinte. Toutefois, de multiples signes révèlent que ce milieu change peu à peu de façon inexorable. Cela est suggéré dès les premières lignes du roman, évoquant « les nouveaux riches dont New York commençait à sentir à la fois l'attraction et le danger ». Et cela se confirme surtout dans le dernier tiers du livre, par exemple au début du chapitre XXVI : « Mrs. Archer disait que New York était bien changé... Selon Mrs. Archer, New York ne changeait que pour empirer. » Ce discours de déploration, la mère de Newland le tient à chaque automne depuis des années : « Toute sa jeunesse durant, Archer s'était amusé de cet oracle annuel... » Le chapitre final du roman, situé trente années plus tard, permet de mesurer en effet à quel point les règles les plus strictes de la vie sociale ont été amenées à évoluer. Certes, certains rituels demeurent, comme la célébration des mariages à Grace Church : « dans un monde où tout chancelait, la tradition de la cérémonie nuptiale à Grace Church restait immuable. » Mais les modes de vie changent. « Maintenant, les jeunes gens désertaient le barreau et les affaires pour s'adonner à l'archéologie ou à l'architecture. » Archer s'est engagé en politique à l'invitation de Théodore Roosevelt, le futur président des États-Unis, (1901-1909), même si c'est de façon modeste, alors que, quelques années aupara-

vant, il partageait l'avis général qu'« en Amérique, un " *gentleman* " n'entre pas dans la politique » (ch. 14). « Que restait-il du petit monde où il avait grandi, des principes qui l'avaient dominé et enchaîné ? » Son fils épouse Fanny Beaufort, mariage qui aurait fait scandale et été perçu comme une mésalliance quelques décennies plus tôt. Quant à Fanny Beaufort elle-même — issue du remariage du failli Beaufort avec « la trop célèbre Fanny Ring », qui était déjà sa maîtresse du vivant de sa première épouse Régina (ch. 21) —, son entrée dans la société new-yorkaise est comparée à celle d'Ellen Olenska; pourtant elle ne subit pas le même rejet, elle est au contraire aussitôt acceptée et intégrée : « Rien ne pouvait donner plus exactement la mesure du chemin que le monde avait parcouru. » La société nouvelle est désormais devenue « le grand kaléidoscope où tous les atomes sociaux roulaient sur le même plan », loin de la structure pyramidale de l'ancienne société décrite au chapitre VI. Ainsi la contrainte sociale qui paraissait condamner l'individu à un conformisme étroit s'est finalement desserrée : la communauté s'adapte aux individus et pas seulement les individus à la communauté.

**[Conclusion] La conception exposée par Paul Valéry comporte donc une part de vérité. L'identité de l'individu et la valeur de son existence dépendent toujours en grande partie de son, ou plutôt de ses appartenances communautaires: famille, classe sociale, État, religion etc. Toutefois, il serait réducteur de s'en tenir à ce seul aspect et de ramener l'individu à un simple atome social n'existant que par et pour sa communauté. D'une part, chacun peut conserver un espace de vie personnelle, une enclave privée dans laquelle il développe sa personnalité naturelle et originale et fonde ses propres valeurs; d'autre part et surtout, son intégration à la vie de sa communauté peut, dans le meilleur des cas, être aussi un moyen pour lui de s'y affirmer comme individu et de la faire évoluer.**